



“Nudité”, par le théologien protestant Élian Cuvillier

En cette Semaine sainte singulière, je vous propose une méditation sur un passage de l'évangile de Marc (14,50-52). La scène se passe au moment de l'arrestation de Jésus dans le jardin de Gethsemane : *“⁵⁰Alors tous les disciples l'abandonnèrent et s'enfuirent. ⁵¹Un jeune homme suivait Jésus, vêtu d'un simple drap de lin. On essaya de l'arrêter, ⁵²mais il lâcha le drap et s'enfuit tout nu.”*

Qui est ce « jeune homme » (*neaniskon* en grec) vêtu d'un simple drap (*sindôn* en grec) et qui va se retrouver en fuite, dans le plus simple appareil, c'est-à-dire « tout nu » ? Pourquoi est-il resté plus longtemps que les autres ? Fut-il le témoin discret et, pensait-il, non impliqué du drame en train de se jouer ? Ni disciple, ni traître, ni soldat, ni romain, ni juif. Neutre en quelque sorte.

Ce “jeune homme” était peut-être là pour se faire une opinion plus précise, à moins que ce ne soit par sympathie pour la cause défendue par Jésus, mais une sympathie que l'on pourrait dire à distance. Or voilà que, de simple spectateur qui pensait possible d'en savoir un peu plus que les autres en restant plus longtemps, mais à distance, voilà qu'il va lui falloir, littéralement, sauver sa peau. Pour cela, il va devoir abandonner le drap rassurant qui le protégeait du regard des autres, ce drap qui lui donnait une contenance, une identité. Oui, il faut laisser le drap qui le couvre pour sauver sa peau. *“Qui veut sauver sa vie la perdra “* dit ailleurs l'évangile (Mc 8,35). D'une certaine manière, confronté à la nécessité de sauver sa vie, le jeune homme perd l'image qu'il avait de lui et qu'il donnait aux autres. Il s'enfuit tout nu, déshabillé de toutes ses sécurités en perdant son drap, de toutes ses certitudes.

La vérité toute nue

Il vous est sans doute, comme moi, arrivé de rêver que vous deviez vous enfuir sans avoir le temps de vous vêtir. Nous ressentons alors un profond sentiment d'insécurité, celui d'être livré aux autres et au monde dangereux qui nous entoure : un véritable cauchemar. Et bien c'est ce qui arrive au jeune homme. Il n'a plus rien, il n'est plus rien. Le drap qui couvre aux yeux de tous ce qu'il est véritablement est tombé. Il est sans protection devant les autres, nu. Comme on dit de la vérité qu'elle est « toute nue ». Comme peut-être, en ce temps de confinement, nous nous retrouvons nus face à nous-mêmes et peut-être aussi face aux autres avec lesquels nous vivons ce confinement : difficile de cacher longtemps ce que nous sommes, ressentons ou vivons.

Pourquoi a-t-il fallu en arriver à cette extrémité ? Serait-ce que ce jeune homme, au plus profond de lui-même, a ressenti le désir d'aller jusqu'au bout, plus loin encore que les disciples ? Car les disciples ont fui avant. Avant d'être mis à nu. Ce jeune homme, lui, quelque chose l'a poussé à faire un pas de plus... ou plus exactement quelque chose l'a poussé à ne pas bouger. A rester là, pour tenter d'aller jusqu'au bout de cette histoire absurde et tenter d'en comprendre la vérité. Mais voilà qu'en attendant un peu plus longtemps, il a pris un risque inconsidéré, le risque qu'on mette la main sur lui. Et pour échapper à cette capture, il ne doit son salut que dans l'abandon du dernier bien qui est le sien, son vêtement dont on sait qu'il est signe d'identité. La fuite ne l'a donc pas laissé indemne. Nu, vidé de tout, il lui sera plus difficile de reconstruire sur des illusions. Son drap (vous savez celui dont on se drape, comme on dit de quelqu'un qu'il est « drapé de certitudes ») son drap est resté sur le bord du chemin, plus exactement entre les doigts du soldat qui voulait le saisir.

Le drap devenu linceul

Mais, il me plaît d'imaginer que le drap du jeune homme n'est pas perdu pour tout le monde. Ce drap a servi pour autre chose. Nous le retrouvons en effet pour envelopper le corps de Jésus (15,46). C'est en effet le même terme (*sindôn* en grec) qui est utilisé ici — seule autre fois dans l'évangile. Il y a bel et bien deux seules mentions d'un drap dans tout l'évangile de Marc : celui du jeune homme, laissé entre les mains des soldats, et celui acheté par Joseph d'Arimatee pour envelopper le corps de Jésus, pour cacher, justement, sa nudité. Car Jésus, ne

l'oublions pas, a été crucifié nu, après qu'aient été partagés ses vêtements (15,24). Crucifié nu c'est-à-dire crucifié dans la vérité de ce qu'il était, sans masque (de protection !) et sans fard, la vérité « toute nue », celle du Dieu mort, du Dieu crucifié. Mais avec le drap, voilà que l'on se dépêche, pudiquement et religieusement, de le recouvrir. De lui redonner une dignité, de le rendre respectable, regardable, acceptable, vénérable même.

Oui, il me plaît d'imaginer que Joseph d'Arimatee a racheté aux soldats le drap du jeune homme. Qu'il a payé de ses deniers les certitudes abandonnées d'un autre, qu'il a récupéré ses restes et a ainsi permis que se perpétue, dans l'histoire, l'illusion que, devant le Dieu crucifié, nous pouvons être maître de quelque chose, que nous pouvons ne pas être totalement déstabilisés devant cette mort étrange et scandaleuse. Avec un corps à posséder, à embaumer, il a permis que nous puissions croire possible d'aller jusqu'au bout sans nous dévêtir totalement de nos sécurités humaines, toujours drapés de quelques certitudes (religieuse, philosophique, morale, agnostique, scientifique...). Des certitudes au moyen desquelles nous allons pouvoir donner un sens « acceptable » à ce corps mort, en l'enveloppant dans un drap désormais devenu "Saint Suaire".

Le jeune homme est ailleurs

Dans notre quête de certitudes, le jeune homme nu, lui, n'est plus là pour nous accompagner. Dans notre tentative de récupération du corps mort de Jésus, le "jeune homme nu" nous laisse seuls. Il n'est plus à nos côtés... Mais il n'a pas pour autant disparu. Il est simplement ailleurs. Non pas au dehors de la tombe, comme les femmes, mais au dedans, au plus profond de la sombre caverne, au plus profond de la mort. Et de cette mort il est ressorti pour "s'asseoir à droite" (16,5) tel le "jeune homme" (seul autre emploi du terme *neaniskon* dans l'évangile de Marc) dans le tombeau au matin de Pâques.

Mais à droite de quoi ? D'une place vide. Il est là pour constater l'absence du corps et l'absence du drap qui enveloppait le corps et qui l'emprisonnait. Mais lui, le jeune homme, il est assis, revêtu d'un vêtement blanc, ce vêtement que recevait le nouveau baptisé au sortir de l'eau. Cette eau où il était entré nu, pour signifier que plongé dans la mort avec le crucifié, il en est ressorti revêtu de la vie nouvelle du Ressuscité. Revêtu d'une nouvelle identité, celle d'enfant de Dieu. Le voici alors qu'il se met à parler (lui silencieux jusque-là) : "*Le crucifié n'est pas ici... Il*

vous précède en Galilée”.

Passé de la mort à la vie

Ce n'est pas ici qu'il faut venir le chercher. Ce n'est pas ici qu'Il nous attend. Ce n'est plus dans le drap de nos certitudes, fussent-elles des certitudes éplorées comme celle des femmes. La mort par laquelle il est passé n'est pas un semblant de mort. Le Dieu nu et crucifié, le Dieu nu comme le jeune homme, ce Dieu est ressuscité. Il est passé de la mort à la vie. Il a traversé et il nous attend de l'autre côté de la vie... Mais l'autre côté n'est pas là où nous l'imaginons. L'autre côté n'est pas au ciel, l'autre côté est du côté de notre vie quotidienne, de nos Galilées à nous où il nous précède. Serait-ce alors qu'il s'agit de recommencer comme avant... avant le confinement ? Non car, si nous avons suivi le jeune homme, c'est nu que nous sommes passés par la croix, vidés de nos vêtements de scène, ceux avec lesquels nous donnons le change. Ceux avec lesquels nous justifions de notre existence devant les autres. Nus, déshabillés de ces vêtements de scène et revêtus d'un vêtement nouveau, celui de la résurrection qui nous fera prendre les routes humaines d'une nouvelle manière : simplement accompagnés et aimés pour ce que nous sommes.

Nous voilà donc, en cette Semaine sainte, dans de “beaux draps”, ceux avec lesquels nous sommes venus, plus ou moins récents, plus ou moins acceptables pour les autres, mais qui nous permettent d'exister devant eux. Les “draps ” dans lesquels nous sommes entrés en confinement. Bientôt, espérons-le, nous allons pouvoir nous enfuir, je veux dire sortir de ce confinement. Mais, comment allons-nous nous sortir ? Supporterons-nous la vision du Dieu nu, crucifié, vidé des images que nous en avons ? Ou partirons-nous tout habillé encore de nos certitudes et de nos protections ? Quel Joseph d'Arimathée sera là pour nous acheter un drap et rhabiller pour nous le Christ que nous pourrons alors venir embaumer selon nos convictions personnelles. Et au matin de Pâques, serons-nous les disciples loin du tombeau, les femmes à la recherche du corps ? ou le jeune homme revêtu de blanc, témoin que la vie a fait son chemin, non pas à côté de la mort, non pas en niant la mort, non pas en la cachant, mais que la vie a fait son chemin en traversant la mort, en passant par la mort ?

Au cœur même de nos confinements, du fond du tombeau, le « jeune homme nu » nous dit : Il n'est pas ici. Il est au plus profond de ce qui fait votre humanité et vos

failles. Au matin de cette Pâque si particulière de l'an de grâce 2020, c'est là que vous le verrez, c'est là qu'il faudra aller le chercher. Il vous y attend. Mais il faut pour cela laisser votre vêtement de scène. Il faut se laisser dépouiller, mettre à nu.

Il faut que quelque chose meure en nous pour que surgisse la nouveauté. Dans cette situation que nous n'avons jamais vécu, une occasion nous est offerte, comme jamais sans doute.

Élian Cuvillier enseigne la théologie pratique à l'Institut protestant de théologie-Faculté de Montpellier

Les intertitres sont de *Réforme*.